

artiste polymathe, organisateur de fêtes de cour aussi bien que de sièges militaires, musicien, philosophe, botaniste, peintre, sculpteur, écrivain, passant avec aisance de la cour de Milan à celle de Florence ou de Mantoue, travaillant pour le pape et pour le roi de France, jouisseur, aussi soigné de sa personne que négligé quand il s'agit de respecter les délais de ses commandes, est l'exact contraire de Michel-Ange, issu d'une famille de magistrats, capricieux, brutal, colérique, aussi pieux que bourru, obsédé par la perfection de son art. Roberto Mercadini, lui-même ingénieur, écrivain, comédien, youtubeur, retrace leurs carrières respectives dans un récit aux allures de roman de cape et d'épée, traversant au galop toute l'Europe de la Renaissance et montrant comment les deux artistes construisent deux univers résolument opposés. Léonard s'inspirant volontiers des rencontres que lui apportent les hasards de la vie, Michel-Ange recherchant un monde intérieur, sublime, surnaturel, sculptant des corps transfigurés par leur âme. Leur rencontre fortuite à Florence en 1501 ne pouvait tourner qu'à l'affrontement, que les contemporains se sont amusés de nous raconter. Si le livre de Mercadini ne révolutionne pas l'histoire de l'art, il nous fait néanmoins entrer de plain-pied dans le monde foisonnant de la Renaissance. La traduction, enlevée et nerveuse, de Lucien d'Azay n'y est pas pour rien dans le plaisir que nous donne cette lecture. **Robert Kopp**

Une apologie des oisifs, suivi de Causerie et Causeurs, de Robert Louis Stevenson, traduit par Laili Dor et Mélisande Fitzsimons, Allia, 80 p., 6,50 €

« L'oisiveté engendre l'ennui », déclarait Boswell à son ami le Dr Johnson. En ces temps où l'on réfléchit beaucoup sur le travail, sa valeur et ses conséquences (voir la *Revue des Deux Mondes* d'avril), il peut être amusant de relire l'essai du jeune Stevenson, paru dans le *Cornhill Magazine* en 1877. D'une plume alerte, il prend à rebours deux idées reçues de son époque caractérisée par le positivisme et la soif de s'enrichir – le célèbre « Enrichissez-vous ! » de Guizot date de 1843. La première revient à faire du travail un dogme auquel il faudrait tout sacrifier, afin d'exercer au mieux « une profession lucrative ». Dès l'école, l'enfant est programmé pour réussir à la perfection, avec les catastrophes que l'on sait aujourd'hui. Au régime de l'apprentissage forcené, Stevenson oppose l'école buissonnière, pratiquée par Dickens et Balzac, qui permet d'acquérir des « connaissances hétéroclites », comme « tomber sur un bouquet de lilas au bord de la rivière, et fumer d'innombrables pipes en écoutant le murmure de l'eau sur les pierres ». La deuxième, à réduire l'oisiveté au *farniente*. Celle qui est revendiquée par Stevenson « ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire beaucoup de choses qui échappent aux dogmes de la classe dominante » : elle a selon lui « tout autant de voix au chapitre que le travail ».

Dans le sillage des flâneries et des excursions romantiques, l'auteur défend le « chemin de traverse » qui permet de prendre le temps de savourer ce que le hasard procure : ce sera bientôt le *credo* stevensonien dans son *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879). Face à « l'activité excessive » et à « l'agitation », pratiquer l'oisiveté active permet de s'enrichir autrement : être à l'écoute des autres et du monde, loin des soit-disant « affaires » jugées plus pressantes, c'est acquérir une épaisseur, une richesse de vie. En route, on peut rencontrer un bon compagnon, « le plus grand des bienfaiteurs » : comme le montre l'essai *Causerie et Causeurs*, causer est tout un art de vivre et d'échanger. S'esquisse alors une autre conception du devoir : « Aucun devoir n'est plus sous-estimé que le bonheur. »

Jean-Pierre Naugrette

L'Abolition de l'âme, de Robert Redeker, Cerf, 352 p., 24 €

Dans *L'Éclipse de la mort*, Robert Redeker expliquait comment nos sociétés contemporaines avaient évacué du quotidien tous les symboles de la grande faucheuse pour laisser libre cours aux fantasmes de jeunesse éternelle. Avec *L'Abolition de l'âme*, le philosophe poursuit son travail d'analyse des grandes mutations consécutives de la modernité. Cette fois, il démontre comment l'âme, concept qui fut au cœur de la civilisation européenne durant des siècles, a peu

à peu disparu de la philosophie et du langage courant. Un effacement tout aussi progressif qu'implacable, qui a laissé « une place vide, un trou dans notre culture », selon le philosophe. L'âme définissait l'homme, autant que le corps, elle l'habitait comme un « trésor » confondu avec son « intimité », figurait comme une porte d'entrée vers sa vie intérieure. Mais voilà qu'elle a déserté l'homme « désincarné », ce contemporain qui se remplit la panse chez McDonald's et qui s'endort devant Netflix.

L'âme, d'ailleurs, s'oppose, selon Redeker, à la technique, qui s'est donné pour mission de l'escamoter. « La technique concentre toute l'attention des hommes sur le seul monde matériel. Elle laisse entendre qu'il n'y a aucune profondeur au monde, que celui-ci n'est que surface, ou surfacable, surface en réserve, à disposition de la technique », juge-t-il. L'âme a déserté la pensée sans cesser d'être et l'auteur juge nécessaire d'en rappeler l'existence pour la réveiller. L'essai, superbement écrit, ne raconte pas uniquement l'histoire d'un évanouissement : il fait aussi un tour d'horizon des travaux philosophiques en la matière. Redeker convoque, d'une façon singulière et savante, Descartes et Galilée, Sartre et Heidegger, Bourdieu et Bernanos, et les fait converser pour mieux argumenter sa propre vérité. Un livre à lire comme une prière ou un poème. **Noémie Halioua**